

qui n'ont pas vécu ensemble depuis leur naissance et qui sont ensemble comme des étrangers. Ils peuvent être parents rapprochés, mais ne le sont pas d'ordinaire. Ils ont, ou non, été largement dispersés. Mais, dans l'un et l'autre cas, leur habitat a été différent et a produit des caractéristiques plus ou moins dissemblables.

La congrégation des insectes, des poissons et des petits oiseaux peut se voir dans d'infinies combinaisons de modes et de circonstances et cette observation sera pleine d'intérêt pour celui qui aime à étudier, dans d'humbles faits, l'origine des plus grands. On peut la voir dans le parterre où volent les abeilles et les papillons, dans les marais où voltigent les libellules, dans les taillis où se cachent des douzaines de variétés d'oiseaux chanteurs, dans l'étang que fréquentent les oiseaux aquatiques. La congrégation des mammifères est dominée en partie par la distribution de choses aussi nécessaires à leur vie que l'eau et le sel. Probablement, de toutes les congrégations, la plus remarquable est celle, énorme, qui réunit les oiseaux et les animaux émigrants dans les hautes latitudes septentrionales, durant le bref été arctique.

La congrégation des hommes dans les centres d'attraction a lieu à toutes les périodes de la barbarie et de la civilisation, et partout. A l'état sauvage, il y a toujours un afflux de toutes les directions vers les meilleurs endroits de chasse et de pêche, qui met en contact des bandes sans liens entre elles et amène l'hostilité chronique. Les effroyables luttes entre les tribus algonquines et iroquoises étaient la suite de leur convergence dans la vallée du Mohawk. Les vallées du Delaware, de l'Ohio, du Haut-Mississippi, des rivières de la Colombie et du Colorado, ont été chacune le centre de semblables mouvements convergents et le théâtre de guerres d'extermination. Parmi des peuples plus avancés, la congrégation a, d'ordinaire, marqué le début de leur histoire, comme lorsque les tribus Sémitiques, Hamitiques et Aryennes entrèrent en

Palestine ou que les tribus Germaniques envahirent l'Angleterre. Aucun exemple de congrégation par émigration individuelle n'est plus frappant que ceux qu'on a vus récemment. Mentionnons seulement l'exode de familles de tous les états de l'Est vers les terrains pétrolifères de Pennsylvanie en 1860 ; la croissance presque spontanée de Leadville en 1877 ; le flot de « boomers » vers l'Oklahoma en 1889, lorsque 50.000 personnes occupèrent ce territoire en un seul jour et, de nouveau en 1893, lorsque le fait se répète pour 90.000 personnes, et enfin la croissance magique de Johannesburg, cette ville cosmopolite de 50.000 habitants, sortie en sept ans de la triste steppe du Transvaal, au cœur des régions aurifères d'Afrique.

La congrégation peut être temporaire ou permanente. Dans les deux cas, elle est soit primaire, soit secondaire. Dans la congrégation primaire, les individus ou les familles qui s'assemblent sont parents éloignés. Elles sont, veux-je dire, de la même souche ou nationalité ; au moins, de la même race. La congrégation secondaire met en contact des souches ou des races différentes. Elle est secondaire, parce que les souches dissemblables qui se réunissent sont elles-mêmes les produits de congrégations préliminaires d'éléments moins dissemblables. Il n'y a aucune grande nation qui ne résulte d'une congrégation secondaire ; aucune dans laquelle une congrégation secondaire ne puisse être observée actuellement. La distinction entre les congrégations primaire et secondaire est importante dans toutes les études historiques de la sociologie.

On voit ainsi qu'une agrégation d'animaux ou d'êtres humains peut dériver d'un des deux procédés ou des deux combinés. Le lien et l'étendue de l'agrégation sont déterminés par des conditions extérieures, comme on l'a vu, mais l'agrégation elle-même provient soit de la naissance soit de la congrégation. Le groupe peut être formé des descendants d'un individu, d'un couple ou d'une famille

qui ne se sont pas encore séparés. Ou il peut provenir de localités adverses, être une agrégation d'abord d'étrangers, réunis par quelque puissante attraction.

Pendant de longs siècles la première de ces deux possibilités a trouvé son expression dans la théorie patriarcale de la philosophie politique. La seconde aurait pu servir de base à la théorie du contrat social, mais n'a pas été employée. Ni Hobbes, ni Locke, ni Rousseau ne semblent s'être doutés que « l'état de nature », dans lequel les hommes étaient présumés avoir vécu avant qu'on ne songeât aux assemblées politiques, était régi par les liens de voisinage, de rapprochement, quoique dépourvus d'affection, entre les descendants d'un même père. La théorie sociale n'a pas, même dans ces dernières années, paru encline à examiner si la généalogie constitue une explication suffisante des origines sociales. Il n'y a pas à s'en étonner. Les tribus et même les nations ont d'ordinaire expliqué ainsi leurs propres commencements. Le mythe de l'ancienne omniprésence de la famille patriarcale a été entièrement dissipé par les découvertes de Bachofen, de Morgan, de Mac Lennan et d'autres ; mais si l'on veut s'en tenir à une explication généalogique de la société, un premier ancêtre-femme, ou un clan féminin, sont aussi acceptables qu'un premier père.

Le sociologue, cependant, n'a qu'à regarder autour de lui pour voir qu'une communauté commence souvent par n'être qu'une association d'étrangers. L'État de Californie, par exemple, n'a aucun ancêtre, mâle ou femelle, à vénérer. On a assigné trop vite un caractère exclusivement moderne à cette espèce de genèse sociale qu'on a vue dans nos États de l'Ouest depuis que les premières grandes vagues de l'émigration ont passé sur les Alleghany et plus récemment dans les colonies européennes d'Afrique et d'Australie.

Au contraire, elle est probablement antérieure à l'homme lui-même : car, comme nous l'avons vu, elle n'est pas un

privilege des communautés humaines sur les hordes animales. Les mêmes forces qui ont répandu une population blanche dans la vallée du Mississipi avaient agi pendant d'innombrables siècles sur la vie animale, surabondante, de ses forêts, de ses prairies, et, pendant des siècles au moins, sur la population aborigène des hommes rouges, amenant des groupements qui différaient, certes, de ceux d'aujourd'hui, mais qui n'étaient pas davantage de simples associations génétiques.

Cependant, les agrégations génétique et congrégative se développent normalement de concert et le groupe normal est le produit d'un processus complexe. L'intermariage et la propagation agissent parmi les groupes congrégatifs ; l'émigration et la congrégation ont lieu dans les groupes génétiques. Ceux-ci reçoivent l'accession des étrangers ; ils sont fragmentés et modifiés par la congrégation.

La complication est le résultat d'une suite infinie d'adaptations et de survivances dans l'évolution de la vie. Non seulement la congrégation n'aurait aucun moyen de se perpétuer si on la séparait du groupement génétique, mais, probablement, l'association génétique ne se continuerait pas si elle n'était fortifiée et modifiée par l'agrégation. Les vicissitudes sont nombreuses où peuvent périr des groupes isolés. Il y a, de plus, raison de croire que sans quelques mélanges d'éléments dissemblables et sans quelques croisements, la descendance finirait par la dégénérescence physiologique.

Des cultures d'au moins vingt espèces différentes d'infusoires, faites avec un soin extrême par E. Maupas, d'Alger, ont été maintenues pendant des périodes variant de deux semaines à cinq mois. L'expérimentateur a trouvé qu'après de cinquante à cent générations, il y avait un évident déclin physiologique, qui semblait présager l'imminente extinction de la culture. Il retira quelques infusoires de la culture et les laissa se mêler à d'autres d'une origine différente. Elles s'unirent à elles et leur vigueur parut

revenir tout entière. Si, d'un autre côté, elles s'unissaient entre elles, l'observation montrait un déclin si avancé que la culture était terminée. Il est accepté comme une évidence que le mariage entre proches est nuisible aux hommes et aux animaux. Il est certain que la sélection naturelle, au total, favorise les sociétés produites par le croisement d'éléments différents et qui ne sont pas par trop dissemblables.

Il ne s'ensuit pas que la congrégation, qui vient compliquer le groupement génétique, doive réunir des individus absolument non parents. Dans l'élevage moderne, de nouvelles variétés sont fréquemment produites par un couple de parents et les générations successives sont parfaitement vigoureuses. Mais, en ce cas, l'accouplement des mâles et des femelles de la même famille est rare après la première génération. Les générations suivantes viennent de l'union d'individus devenus parents très éloignés, vivant séparément dans des conditions de nourriture et d'entretien plus ou moins diverses.

L'agrégation génétique et le groupement congrégatif devant se développer de concert, une population a toujours une composition démotique. Nous entendons par là un mélange des éléments nés de souches diverses, ayant vécu dans des situations différentes et ayant, par suite, des qualités et des habitudes dissemblables.

Une population purement homogène n'a jamais existé.

Dans les hordes sauvages les plus inférieures, le mélange des éléments se conserve non seulement par l'éternelle pérégrination des familles, mais par le rapt habituel des femmes, par les fréquentes désertions de celles-ci. M. Lumholtz, pendant qu'il vivait récemment chez les Blackfellows du Queensland du Nord, peuple dont la culture, selon lui, « doit être caractérisée comme la plus basse qui se puisse trouver dans tout le genre *homo sapiens* », observait tous ces divers modes de croisements, comme

d'autres les ont étudiés ailleurs chez des sauvages à peine moins dégradés. « Lorsqu'un camp est levé, — dit-il, ceux qui veulent suivre, le font; ceux qui préfèrent aller ailleurs ou rester, sont libres de le faire. » « Le vol des femmes qui sont regardées, par ces sauvages, comme la plus précieuse propriété d'un homme, est le vol à la fois le plus important et le plus commun, car il est l'habituelle façon de se procurer une compagne. » Au « borboby », sorte de meeting où les noirs se réunissent pour terminer leurs différends par un combat, un échange de femmes est toujours un incident important. « Les femmes apportent les flèches et, lorsqu'un guerrier doit soutenir plusieurs duels, ses épouses l'approvisionnent de flèches. Les autres femmes regardent et suivent le conflit avec une grande attention, car elles y ont grand intérêt. Beaucoup d'entre elles changeront de mari avant la nuit. Comme les indigènes se volent fréquemment leurs épouses, les querelles qui en proviennent se règlent au « borboby » et le vainqueur garde la femme. » « On n'a pas beaucoup dormi cette nuit, écrit-il à une de ces occasions, et les conversations étaient animées autour des feux du campement. Par suite du borboby, plusieurs révolutions de famille ont eu lieu, des hommes ont perdu leurs femmes et des femmes ont acquis de nouveaux maris. Pourtant, si soumise à son mari que soit d'ordinaire la femme australienne, il arrive souvent qu'elle refuse de subir son sort et qu'elle prend la fuite. Elle peut aimer quelqu'un et une femme court souvent vers celui qu'elle aime au risque d'être châtiée. Elle peut même être tuée par son mari, s'il arrive à la reprendre. »

Dans les tribus plus organisées, le mariage réunit d'ordinaire des individus de divers clans. Une autre cause de mélange est la fréquente adoption des captifs.

Lorsqu'une population qui s'est fixée sur un territoire particulier est dominée par des envahisseurs, le mélange s'opère d'ordinaire. La race conquise est rarement exter-

minée et survit à côté de ses vainqueurs, d'abord, souvent dans l'esclavage ou la servitude, puis sur un pied d'égalité renforcé par l'intermariage. Quelquefois, néanmoins, elle survit, mais ne se mêle pas à la race conquérante. Il y a encore aux États-Unis, seulement dans les réserves, 58.806 Indiens.

C'est, cependant, l'incessante émigration des individus qui amène dans les communautés modernes, la composition démotique sur la plus vaste échelle. Il y avait aux États-Unis, en 1890, 9.249.547 habitants nés à l'étranger. Depuis 1820, 15.427.657 émigrants, attirés par les commodités d'existence qui leur étaient offertes, sont venus d'Angleterre, d'Irlande, d'Écosse, d'Allemagne, de Norvège, de Suède, d'Italie et d'autres pays. En outre de ces divers éléments, les États-Unis comptent 7.470.000 nègres.

Dans la distribution des éléments indigènes ou étrangers, les différences de situation, d'industrie, de gouvernement, de religion, ne peuvent empêcher le mélange normal. Ainsi, dans l'Utah, on trouvait, en 1880, que 69,5 0/0 de la population de ce territoire était né aux États-Unis, que 13,7 0/0 venait d'Angleterre, 5,4 0/0 du Danemark, 2,6 de Suède, 2,2 d'Écosse, 1,7 du pays de Galles, 0,9 d'Irlande, 0,8 de Norvège, 0,7 de Suisse, 0,7 de l'Amérique britannique du Nord, 0,6 d'Allemagne et 1,2 d'autres pays.

Toutes les communautés locales, tous les pays et surtout toutes les grandes villes offrent une pareille hétérogénéité. Sur 1.000 habitants de Londres, 630 sont nés dans cette ville, 307 en d'autres régions de l'Angleterre, 21 en Irlande, 13 en Écosse, 21 à l'étranger, 7 aux colonies, 1 dans les îles des mers britanniques. Aucune composition démotique, ancienne ou moderne, ne peut cependant être comparée à celle de la cité de New-York. Sur 639.943 habitants nés à l'étranger, on trouve : 8.398 originaires du Canada ou de Terre-Neuve, 471 Sud-Américains, 2.202

Cubains, 190.418 Irlandais, 35.907 Anglais, 11.242 Écossais, 965 Gallois, 210.723 Allemands, 27.193 Autrichiens, 1.384 Hollandais, 626 Belges, 4.953 Suisses, 1.575 Norvégiens, 7069 Suédois, 1.495 Danois, 48.790 Russes, 12.222 Hongrois, 8.099 Tchèques, 6.759 Polonais, 10.535 Français, 39.951 Italiens, 887 Espagnols, 2.048 Chinois, 342 Australiens, 3.664 originaires des autres pays d'Europe, 135 personnes nées en mer, 1.890 originaires des pays non européens. Après New-York, Chicago semble être la ville qui contient le plus intéressant mélange de nationalités. Une carte de la région, limitée par Polk, State, Douzième et Halsted Streets, montre dix-huit nationalités vivant en 1894 dans un district long d'un mille, large d'un tiers.

Néanmoins, toutes les communautés, sauf les colonies et les villes nouvelles, à la première ou à la seconde génération de leur existence, se perpétuent plutôt par la natalité que par l'immigration. Une population ou un groupe, par suite, est, normalement, autogène. C'est de beaucoup la plus large part des 63.000.000 d'habitants des États-Unis qui est née dans leurs frontières et la grande majorité a dans les veines au moins quelques gouttes du sang des colons ou des Européens qui vinrent en Amérique avant 1821. De même, alors qu'il y a une continuelle mobilité de la population d'État à État, de la campagne à la cité, de ville à ville, les communautés locales subsistent surtout par la natalité. La ville de New-York avait, en 1890, 875.358 habitants nés à New-York, à côté de ses 639.943 habitants nés à l'étranger. La population de Londres a augmenté, dans les dix ans 1871-80, par 574.385 naissances en excédant des décès et 306.635 accessions. Le même rapport de l'accroissement naturel à l'immigration est vrai partout, quoique les proportions varient, naturellement, à l'infini. Il est vrai dans les tribus sauvages et dans les hordes animales.

Nous avons maintenant développé une conception vraie

de l'agrégation comme base physique de la société naturelle. Une famille élargie qui ne comprend aucun membre adoptif ne peut vraiment pas être appelée une société, pas davantage qu'une congrégation temporaire d'individus sans parenté. Dans la population de la vraie société naturelle, il doit y avoir agrégation génétique et congrégation; il doit y avoir un mélange des éléments et un pouvoir propre de se continuer, une composition démographique et l'autogénie.

L'agrégation est toujours secondée par l'association, si les individus qu'elle rassemble ne sont pas trop dissemblables d'espèce.

L'agrégation n'est que le fondement physique de la société. La vraie association est un processus psychique qui débute par les phases simples du sentiment et de la perception et se développe à travers de nombreuses complications en activité, qui, en dernier lieu, mettent en œuvre les plus hautes facultés de l'esprit.

Il est superflu de prouver que l'intercourse sociale est un mode de conflit. Toute activité est un heurt d'atomes ou de pensées et l'homme de science n'a pas à perdre son temps à discuter avec ceux qui cherchent à éliminer la lutte des choses humaines. Il faut, cependant, examiner les formes spéciales de conflit qui entrent dans l'association.

Au point de vue de l'évolution, les modes de conflit peuvent se diviser en primaire et secondaire. Le conflit primaire, c'est la conquête. C'est un conflit assez violent pour dépasser le mouvement indépendant, et, souvent, pour détruire la cohésion d'un, au moins, des corps conflagrants. Le conflit secondaire est la contention. C'est un conflit relativement si léger que les corps conflagrants modifient réciproquement leurs mouvements et leurs états. L'évolution commence en un conflit primaire, dont l'effet est l'intégration, et se complète en un conflit secondaire, dont l'effet est la différenciation.

Lorsque, par exemple, des masses de matière, se mouvant librement, viennent dans le voisinage d'une masse plus puissante, elles sont irrésistiblement attirées vers celle-ci comme les corps météoriques vers la terre, et s'identifient avec elle. Le phénomène est un conflit primaire et une intégration. L'énergie délivrée par la collision se traduit en de moindres conflits et déplacements parmi les molécules bouleversées de la masse agrandie et entre la masse et les corps environnants; dans sa course rapide à travers les airs, le météorite devient incandescent et se résout, en tout ou en partie, dans les éléments chimiques qui entrent dans les combinaisons terrestres. Ce phénomène est le conflit secondaire et la différenciation. Il est évident que le conflit secondaire ne peut survenir que comme conséquence au conflit primaire.

L'évolution organique offre de meilleurs exemples. La matière organique d'un corps animal est composée de la substance d'organismes disparus, qui étaient engagés, pendant leur existence, dans une lutte à outrance avec d'autres organismes par lesquels ils furent enfin vaincus, dévorés, assimilés. La vie animale ne dure qu'en consommant de la vie, et, à cette loi, il n'y a pas d'exception. Cependant, du conflit primaire, pour la vie ou la mort, dérive le conflit secondaire et moindre qui constitue le développement et dont émerge l'énergie consciente avec ses états de souffrance et de plaisir. La souffrance est concomitante du choc et de la dissolution dans le conflit primaire ou de la sur-stimulation dans les deux conflits. Le plaisir accompagne la stimulation modérée dans le conflit secondaire et les adaptations qui en résultent.

Le conflit primaire n'est possible qu'entre des corps d'énergie inégale. Parmi les corps organiques, il survient normalement seulement entre des corps dissemblables en espèce, parce que les inégalités de force sont, en somme, proportionnelles aux différences d'organisation. C'est pourquoi les relations actives d'individus agrégés de

même espèce sont normalement celles des conflits secondaires mesurés et, en règle générale, sont une source de plaisir. Cependant, puisque les modes secondaires de conflit sont des conséquences des modes primaires, les rapports sociaux ne sont possibles qu'à une race qui conserve, vivants, les instincts et les habitudes de la conquête. Il en résulte que tous les rapports sociaux, si gracieux, si raffinés soient-ils, sont obscurcis par une tragédie en puissance qui les éclipsera à la fin des temps.

Tous les conflits, primaires ou secondaires, viennent de deux facteurs. Il y a une attaque et une contre-attaque. Chacun des corps conflagrants agit comme l'autre le fait, parce que l'action de chacun est déterminée par l'action de l'autre. Si deux billes de billard se choquent, chacune frappe l'autre précisément comme elle en est frappée. Lorsqu'un petit garçon est frappé par un compagnon de jeux, il rend le coup aussitôt à moins que l'impulsion ne soit empêchée par la crainte ou la volonté consciente. L'action est grandement réflexe et, jusque-là, essentiellement pareille à la réaction de la bille de billard, quoique le mécanisme et le processus soient infiniment plus complexes. Quand une personne dit à une autre « Vous mentez », elle peut recevoir un soufflet, mais il est probable qu'elle aura d'abord cette réponse « Vous mentez vous-même ». Quand deux hommes se battent, chacun d'eux copie instinctivement les coups de l'autre. S'il ne le fait pas, c'est par hasard ou par l'intervention de la raison. Si deux armées luttent, chacune répète beaucoup de manœuvres de l'autre. La répétition consciente par un individu de quelque acte d'un autre est l'imitation. Celle-ci, par suite, est partie intégrante de tout conflit conscient. Les similitudes d'action, produites nécessairement par l'incidence des forces physiques, sont la base physique de l'imitation et sont une part essentielle de tout conflit.

On voit clairement à présent pourquoi l'imitation ne peut pas être regardée comme le phénomène social caracté-

téristique, quoique facteur de toute activité sociale. L'imitation est une part du conflit primaire entre des animaux ou des hommes qui luttent à mort, aussi bien que du conflit secondaire qui continue parmi les animaux ou les hommes unis par des relations sociales.

Si la similitude d'action persiste assez longtemps, elle crée, cependant, une similitude de structure dans les corps conflagrants. La similitude de structure, réagissant à son tour sur l'activité, modifie le conflit. Les modes relativement tempérés de conflit deviennent plus tempérés encore. L'imitation a aussi une tendance vers la socialisation. Quoiqu'elle ne puisse s'identifier avec l'association, elle prépare souvent les voies à celle-ci en donnant une base à la conscience de l'espèce parmi des individus originellement très différents. Par suite de cette action modificatrice de l'imitation, tout conflit conscient qui se prolonge beaucoup s'épure lui-même. Dans la vie sociale, l'imitation continue sans cesse. Il en résulte que, quoique l'intercourse sociale reflète toujours en quelque degré le rude égoïsme du conflit primaire dont elle vient, son évolution est, en somme, un raffinement progressif des modes de conflit secondaire.

Un exposé scientifique de l'association doit commencer par quelques vues sur le phénomène psycho-physique de la rencontre. La rencontre imprévue de deux amis, séparés depuis longtemps, a quelquefois produit la mort de l'un d'eux. De tels faits prouvent que la rencontre occasionne un choc nerveux, ce qui est, sans contredit, un mode de conflit. Ordinairement, les conflits de molécules et de sentiments, qui constituent les sensations et les perceptions de la rencontre, sont infinitésimaux en amplitude mais, même alors, ils amènent souvent le caractère permanent d'association. Le toucher peut causer un frisson de plaisir ou de peine. Une odeur peut plaire ou rebuter. L'image d'un autre, sur la rétine, peut charmer ou désoler. La voix, à distance, peut faire plaisir ou peiner. Il est plus qu'improbable

qu'on arrive à découvrir les racines des premières sensations de connaissance entre deux êtres conscients.

La perception débute par une impression de dissemblance. La ressemblance ne peut être distinguée de l'identité absolue que par des perceptions de différence et, par suite, ne peut être connue que si un degré quelconque de dissemblance est perçu. De plus, la conscience elle-même n'existe que là où se produit une perturbation d'équilibre dans la matière sensible de sa base physique, et cette perturbation ne peut être causée que par des différences dans les stimulants.

Les conséquences sociologiques de ces faits de psychologie élémentaire ne sont pas de peu d'importance. L'évolution de la conscience d'espèce ne peut avancer que lorsque les différences d'espèces sont clairement distinguées ; le sens de différence est d'abord présenté à l'esprit pour être surpassé par le sens toujours croissant de la ressemblance. Les impressions de dissemblance peuvent, aussi, être plus profondes que les impressions de ressemblance, parce que plus grand est le trouble nerveux et plus distincte est la conscience. Il s'ensuit que les créatures vivantes dissemblables, en se rapprochant, par leur contact créent un trouble psycho-physique plus grand que celui que produisent des créatures semblables. De ces conditions de la vie mentale il résulte que l'attention est toujours très occupée par les différences entre un être et ses compagnons, par les non ressemblances entre une espèce et les autres espèces et que, dans toute rencontre initiale d'hommes ou d'animaux, toute vraie dissemblance produit toujours une impression subite. Chez les animaux, la vue d'un étranger produit la peur. Le voyageur humain, dans un pays étranger, exagère d'abord les différences qui le séparent des hommes avec lesquels il vient se mêler. Une première promenade à travers les rues de l'est de New-York ou de l'ouest de Chicago ne cause qu'une impression pénible de différence, en apparence ineffaçable, de natio-

nalités qui ne permet que difficilement la perception d'une humanité commune. Dans une nation dont la composition démographique résulte du mélange de beaucoup de races et de nationalités, le sens interne de dissemblance rest longtemps un obstacle à la parfaite assimilation.

Si les impressions de différence ne se changeaient jamais en impressions de ressemblance, tous les phénomènes psychologiques des agrégations tendraient à la dispersion et il n'y aurait pas de société. Il est, par suite, d'un haut intérêt de savoir comment il est généralement possible de parvenir aux impressions de ressemblance, de s'assurer à quel degré inférieur de la vie animale les premières impressions de dissemblance se changent d'ordinaire en des impressions de similitude d'espèce, lorsque des organismes du reste pareils sont mis en contact.

Aucune espèce animale ne fait une distinction consciente d'aucun genre, si les deux ordres d'impressions n'ont pas apparu. Si, dans l'ordre de la psychogénie, la différence est connue avant la ressemblance, si, chez beaucoup d'individus et dans beaucoup d'espèces, les impressions de dissemblance sont légèrement plus prononcées que celles de ressemblance, le sens de ressemblance a été acquis lorsque les témoignages externes des facultés de distinction sont devenus apparents pour l'observateur. L'amœba, la plus basse des créatures connues, simple fragment d'une sarcode sans structure, sans estomac, sans organes du sens, a ses aliments préférés et fait des choix singuliers. Elle attire à elle une coquille de diatomée contenant une diatomée vivante, mais distingue et refuse une coquille vide. Elle s'approprie non seulement des diatomées et d'autres sortes d'aliments végétaux, mais les animaux comme les rotifères, et elle ne dévore pas les amœbas, ses semblables. Elle prouve de diverses façons qu'elle perçoit la différence entre ses semblables et d'autres objets.

Cette connaissance, cette intelligence des distinctions dont sont nés les rapports sociaux ne sont pas malaisés,